

MOHAMED BERRADA

Loin du vacarme

*roman traduit de l'arabe (Maroc) par Mathilde Chèvre
avec la collaboration de Mohamed Khounche*

Sindbad
ACTES SUD

À la porte de la petite villa dans la ruelle Oued Beht du quartier d'Agdal, je sonne trois fois, comme convenu, puis je tourne la clé. Elle est là, souriante dans l'encadrement de la porte de la salle à manger. Je m'élançe, je l'enlace, je l'embrasse avec fougue. Il est presque vingt et une heures. Sur la table m'attendent les plats délicieux préparés par R'qia avec son savoir-faire habituel. Je contemple son corps harmonieux dans notre costume traditionnel, cafetan et mansouria. Elle aime à le porter pour m'accueillir tous les jeudis soir, pour notre rendez-vous hebdomadaire depuis plus d'un an.

Je l'ai connue à l'âge de dix ans, elle est une lointaine parente de ma mère. Elle venait souvent chez nous avant d'épouser un homme de trente ans son aîné, propriétaire d'une boutique de tissus et de draps dans le souk de Rabat. Il l'aimait, il la gâtait, au point de lui offrir une villa et une voiture, avant de mourir il y a de cela deux ans. Quand il quitta ce bas monde, la route était libre et je devins l'amant assidu de R'qia, après nos années de relation cantonnée à des mots d'amour, des badineries et des baisers volés dans les escaliers.

Il lui plaît, quand nous sommes à table, de choisir un morceau de viande ou de poulet et de le porter à ma

bouche en disant : “Mange mon chéri.” Elle sait que je n’ai pas trouvé de travail après l’obtention de ma licence en histoire. Je vis une période d’attentisme suspendu, avec quelques dirhams que ma mère me glisse dans la main en me souhaitant le succès et la bonne fortune, bien mérités après les efforts que j’ai fournis des années durant pour obtenir ce diplôme sans aucune valeur sur le marché du travail.

En regardant R’qia, je ressens une joie indescriptible. Je sais que ce n’est pas l’amour, ce feu qui ronge l’esprit, occupe tous les sens et réduit le monde à une seule et unique personne... Et pourtant, au cours de notre rencontre hebdomadaire, j’oublie toutes les vicissitudes du monde et je plonge dans un univers qui m’est doux, moi l’amoureux de la vie rempli d’énergie pour explorer ses secrets, ses futilités, ses bons moments.

Et je suis presque sûr que les sentiments de R’qia pour moi ne relèvent pas non plus du répertoire de l’amour, dans son sens romantique et rêveur. Elle a juste besoin d’une relation sur laquelle s’appuyer pour mener à bien son projet, face à une société sans respect pour la femme faible et soumise à un tiers qui subvient à ses besoins. Elle s’était occupée de son mari, elle l’avait respecté, elle lui avait témoigné de l’affection et de l’attention devant les autres. Comme si son instinct avait orienté ses pas pour lui assurer une indépendance matérielle après sa mort, et lui garantir une situation qui la mettrait à l’abri des mauvais jours et du dédain de ceux qui prennent plaisir à humilier la femme, qu’elle soit épouse ou amante. Quant à moi, j’ai besoin d’une relation comme celle-ci, qui me permette de traverser ce désert dont je ne vois pas la fin. J’ai besoin d’une présence féminine

pour me raccrocher à l'existence, dans un climat de plus en plus bestial et obscur qui révèle sa cruauté grandissante, jour après jour.

R'qia m'avait consulté sur le genre de projet qui pourrait lui assurer stabilité financière et indépendance. Je lui avais proposé d'ouvrir une boutique de prêt-à-porter, de se lancer dans la couture et la vente de cafetans et mansourias, à l'instar de ce qui se fait à Casablanca, où des femmes instruites, issues de familles bourgeoises, s'attellent à moderniser le costume traditionnel et à l'adapter aux goûts de la mode internationale. "Mais je n'y connais rien !" avait-elle objecté. Son intelligence, son statut et ses relations sociales suffiraient à lui apporter l'expérience nécessaire, elle devait se lancer sans hésitation, et j'avais ajouté qu'elle pourrait appeler sa boutique Le Cafetan délicat, pour attirer les femmes délicates !

Trois mois plus tard, la boutique était prête. R'qia se lança avec énergie et persévérance dans son projet. Elle retrouva rapidement sa beauté resplendissante, qui s'était évanouie aux côtés de son vieil époux. Elle changea de coupe de cheveux, choisit des couleurs chatoyantes pour ses vêtements et sacs à main. Elle porte désormais des talons hauts, qui font chanter ses pas et lui donnent un look jeune. On se retourne sur son passage. Je la regarde dans sa nouvelle vie, j'observe sa gestion rigoureuse du Cafetan délicat, et je ressens une satisfaction sourde qui me console de mon statut de chômeur en attente d'un hypothétique travail. J'évite, pendant nos rencontres hebdomadaires, de l'entretenir de mes problèmes et j'apparais, au contraire, calme, maître de la situation, occupé à préparer ma thèse de troisième cycle consacrée à la relation des savants avec le sultan Moulay

Ismaël, je raconte à R'qia des histoires et des anecdotes que j'ai lues de-ci de-là sur le sujet.

Des heures durant, au fil de nos retrouvailles, je l'encourage pour la réussite du projet du Cafetan délicat, comme s'il était notre enfant commun. Tout, dans notre relation, va dans le sens de la recherche du plaisir, même si cette aspiration est difficile et trouve peu d'écho chez la plupart des gens.

Ce soir, après un dîner délicieux et nos premiers ébats au lit, j'inspire bruyamment pendant que je jouis et R'qia crie de plaisir en réponse à mes tremblements. Lorsque mon corps se retire du sien, j'ai l'impression de tomber d'un haut sommet sur la terre plate. Je ferme les yeux pour garder ce moment magique et fugitif qui éclaire, comme une étincelle, une part confuse de mon être. Je me dis que la vie ne vaut d'être vécue sans ces moments fragiles.

Alors, tandis qu'elle caresse ma poitrine et joue avec mes poils, sa voix s'élève avec tendresse :

— J'ai oublié de te dire que la femme du professeur Rahmani m'a demandé si je connaissais quelqu'un de compétent et diplômé en histoire qui pourrait travailler avec son mari à la préparation d'un livre sur l'histoire contemporaine du Maroc. Il est prêt à payer deux mille dirhams par mois à cet assistant.

J'avais lu quelques écrits de l'historien Rahmani et je les avais trouvés assez justes, même si sa méthodologie, de mon point de vue, datait un peu. En tout état de cause, ma situation ne me permettait pas d'hésiter ni de refuser, je n'avais d'autre choix que de le contacter.

Il me reçut dans une bibliothèque pleine de fond en comble, occupant une grande pièce au premier étage

de sa villa. Il m'apparut souriant, content de me rencontrer, il répéta maintes fois qu'il avait connu mon père avant son décès et qu'"un bon terreau produit une bonne plante", il m'expliqua combien il comprenait les difficultés des jeunes diplômés du fait du chômage et de l'absence de perspectives. Puis il parla longuement de son projet et des questions qui le taraudaient depuis trente ans : alors qu'il avait plus de soixante-dix ans, il ne trouvait toujours aucune explication à ce qu'il avait vécu avant et après l'indépendance. Il y avait là une contradiction entre les événements et les prises de position, qui perturbait son esprit. Le temps courait à une allure folle, si bien qu'il s'imaginait monté sur un cheval fouetté par des mains invisibles et s'envolant vers le ciel ! En dépit de sa participation à la lutte nationale, en dépit de sa fréquentation des élites comme du peuple, il se sentait étranger : "L'étrangeté des orphelins à la table des fourbes", il répéta cette expression par deux fois. C'est pourquoi il avait décidé d'aborder le problème sérieusement et avec fermeté. Il devait réaliser ce qui lui tenait à cœur et rendre publics les résultats de sa recherche, afin d'éclairer les gens désorientés qui n'ont connaissance ni de ce qu'ils sont ni de ce qui les entoure, refusent de se questionner et ne cessent de courir dans une spirale où ils perdent leur souffle.

— En résumé, ajouta le professeur Rahmani, je n'ai pas l'intention de répéter ce qu'écrivent la plupart des historiens et des journalistes. Je veux frapper aux portes de ceux qui n'ont pas encore eu la parole sur cette période solennelle de notre histoire, atteindre des opinions souvent négligées par la recherche en histoire. Il est vrai que j'ai vécu à cheval sur deux époques et que

je suis profondément ancré dans la tradition, mais je m'intéresse à ce que dit notre époque moderne. Je souhaite que tu m'assistes pour recueillir une matière sur laquelle m'appuyer pour analyser, justifier, comparer. Mon âge, mon état de santé ne me permettent plus de vagabonder à travers le pays ni de frapper aux portes des gens actifs pour recueillir leur témoignage. Je voudrais que tu prennes en charge cette mission, guidé par trois questions que tu poseras aux personnes sélectionnées : que signifiait, pour elles, la lutte contre la colonisation et qu'attendaient-elles de l'indépendance ? Comment perçoivent-elles la crise contemporaine évidente à travers la réalité quotidienne ? Les conditions nécessaires sont-elles rassemblées pour nous inscrire dans le III^e millénaire ?

J'ai exprimé au professeur Rahmani tout mon enthousiasme à travailler avec lui en lui assurant que, jeune historien, j'étais préoccupé par les mêmes questions et que je ferais tout mon possible pour obtenir les réponses d'un échantillon social diversifié allant d'anciens résistants aux militants de partis politiques, de leaders syndicaux et politiques aux intellectuels révolutionnaires, sans oublier les avocats, les médecins, les magistrats, hommes et femmes... J'analyserais leur discours dans toutes leurs dimensions pour saisir l'implicite derrière chaque parole. Je n'oubliai pas de glisser dans mes propos quelques termes qui attestaient que j'étais au fait des méthodologies modernes. L'historien chevronné approuva ma proposition de plan et me promit de se débrouiller pour trouver un budget supplémentaire afin de couvrir mes frais de déplacement à l'extérieur de Rabat.

Le soir venu, en repensant à mon échange avec le professeur Rahmani, je conclus que son objectif était

de parvenir à comprendre pourquoi les temps de la lutte contre la colonisation étaient meilleurs que ceux de l'indépendance. Cela tenait-il aux militants et à la nature des leaders ? Ou bien aux aspirations du peuple au lendemain du Protectorat français ? Entre les lignes, je sentis qu'il cherchait à découvrir une manière de faire renaître un enthousiasme semblable à celui qui animait la lutte pour l'indépendance nationale. Je m'étais bien gardé de dire au professeur Rahmani que cette comparaison entre la période de l'avant et de l'après-indépendance ne tenait pas. J'aurais voulu pouvoir le dire, mais ma situation ne me permettait pas de polémiquer avec celui qui allait me sortir du chômage. Cela ne m'empêcha pas de me demander pourquoi personne n'admet la fin des choses, des périodes, des relations. Je sentais bien que quelque chose s'était achevé après avoir mobilisé les gens, animé les esprits et les sentiments durant toute la période de la lutte pour l'indépendance nationale. Moi qui suis né dans les années 1980, je n'accorde pas la même importance à cette période dont les contemporains célèbrent les louanges. J'abonde dans le sens de ceux qui considèrent que la transition a trébuché car les conditions n'étaient pas toutes réunies lorsque le peuple s'est trouvé emporté dans des événements dont nul ne pouvait maîtriser le cours, ni prévoir les conséquences. Lorsque la vague s'est arrêtée et que le rythme infernal s'est apaisé, le fil des événements et les prises de position ont commencé à éclairer progressivement ce qui restait obscur et à indiquer une ère nouvelle, dont les germes se retrouvent dans celle qui la précédait. Il ne nous est donc d'aucune utilité de revisiter avec insistance le passé, dans l'espoir d'y trouver la solution qui nous protégerait

des dangers du déclin et empêcherait les fissures douloureuses de se creuser. Je réfléchis, reprenant à zéro et l'insomnie me conduisit jusqu'à une heure tardive.

Lorsque je me suis réveillé, je me suis convaincu que j'étais chanceux, compte tenu des centaines de diplômés et des dizaines de docteurs qui ne trouvent pas de travail et passent leur temps entre grèves de la faim et sit-in devant le Parlement, dans l'attente de promesses mensongères. Et plus grave encore, j'ai lu dans les journaux que certains de ces chômeurs se sont immolés par le feu, ayant perdu l'espoir qu'une consolation finisse par arriver, de la terre ou du ciel. Ainsi, je me suis convaincu que quiconque trouve un travail, fût-il sans salaire, est chanceux et né sous une bonne étoile, car sauvé de l'absurdité et de la futilité qui submergent le chômeur.

Parallèlement à la collecte d'informations et d'entretiens commandée par le professeur Rahmani, je pourrais explorer un champ qui satisferait mes goûts littéraires. J'ai ainsi élargi le cadre de l'enquête et des entretiens en consignant, en parallèle, des réflexions et des hypothèses liées aux cinquante années qui intéressent notre vénérable historien. Lecteur assidu de romans où je cherchais à apaiser la brûlure du chômage et du désœuvrement, je commençai à mon tour à questionner le demi-siècle passé à travers les vies de certains de ses acteurs, selon des points de vue et des parcours différents, aidé en cela par la chaleur des récits que je recevais de ceux que j'allais interviewer, ou même de ceux que je rencontrais dans un café ou lors d'occasions fortuites. Je sentis que j'endossais le costume de l'assistant en histoire. Alors je choisis d'en faire une mission qui occupe mes jours et mes nuits. Pourquoi n'écrirais-je pas un roman

qui questionne ces années, que tout le monde considère comme essentielles et qui, bien que récentes, apparaissent obscures, énigmatiques, source de polémiques, de haines et de disputes ? Je fus séduit par l'idée, j'y voyais un moyen de rompre avec la routine de l'enquête, ainsi qu'une possibilité de me faire croire que j'allais réaliser le rêve qui me poursuivait à la fin de chaque roman dont la lecture me faisait un effet magique.

Cette forme de récit, découverte par hasard, me débarrasse du poids de l'objectivité historique, de la nécessité de cerner les détails et de préciser les sources, surtout pour une période aussi longue dont je n'ai vécu qu'une partie. Cela m'a encouragé à élaborer le plan du roman que je vous exposerai plus loin. Je crois que le choix de cette forme littéraire s'est précisé dans mon esprit lors d'une soirée chez mon cousin. Haut responsable dans une société d'électronique après des études en France, ce cousin m'apprécie et il aime m'inviter pour échanger avec moi sur les affaires du pays. Très occupé par son travail, il ne parvient pas à les suivre au jour le jour. Pendant cette soirée, une chaîne de télévision annonça le crash d'un avion français sur un vol en provenance du Brésil. Mon cousin se précipita sur la télécommande à la recherche d'autres chaînes pour plus d'informations et, dans le même temps, il continua de visionner la première chaîne dans un cadre en marge de l'écran. Sur la partie centrale, d'autres informations et images diverses continuèrent de défiler. Différents événements, des scènes éloignées dans le temps et dans l'espace. Et nous tentions de suivre simultanément les informations présentées dans les deux parties, à la fois proches et lointaines. Je ne comprenais pas très bien le contenu des

informations diffusées par l'une et l'autre chaîne, mais je saisisais qu'une rencontre entre les huit pays les plus riches du monde avait lieu au Canada, qu'une inondation avait détruit un pont en Inde, que des blindés soutenus par un bataillon de l'armée israélienne avaient détruit des maisons palestiniennes à Jérusalem... Autant de choses auxquelles on pense ou pas, qui se déroulent en parallèle dans des contrées lointaines ou dans le même pays. Comme s'il n'y avait pas de passé, mais un présent à visages ou à masques multiples, attaché à une roue qui ne cesse de tourner, rendant les scènes presque répétitives, imbriquées. Elles s'éclaircissent puis s'assombrissent soudain. Moi qui les regardais, étais-je dans leur passé ou au cœur de leur présent ? Dans tous les cas, j'avalais le flux des images et les paroles qui accompagnaient ce déferlement télévisuel. Me voilà, errant dans des espaces éloignés du monde, avec le sentiment illusoire d'être présent à tous les événements. Mon esprit se remplissait et se vidait sans que je sache ce que la mémoire garderait finalement. Mon inquiétude restait entière de savoir comment raconter ces événements, vus simultanément alors qu'ils appartenaient à des contextes et à des espaces différents.

Après cette soirée chez mon cousin, j'ai conservé cette idée d'un récit croisé permettant à des actions et à des événements de se dérouler simultanément, à des personnages de parler en même temps, surtout s'ils appartiennent au même pays et à la même histoire. Les paroles permettraient de distinguer les personnalités et les périodes, mais leur voisinage dans un récit au présent écrirait l'histoire dans un même temps et inviterait le lecteur à comparer, déduire, réagir. Certes, l'écriture, à

la différence de l'écran ou du tableau, ne permet pas de juxtaposer visuellement, mais le récit au présent induit une distanciation avec le passé, au moins momentanément, et donne l'illusion que les événements se déroulent dans un temps long.

En résumé, j'ai choisi trois dates. Elles n'ont pas d'importance majeure dans le fil des événements de ces cinquante dernières années, mais les deux premières sont suffisamment éloignées l'une de l'autre pour permettre la naissance de générations et de pensées différentes. Puis j'ai distribué les histoires que j'ai entendues, ou imaginées pour certaines, autour de ces trois dates correspondant à la naissance de personnages importants. L'idée étant de prendre le pouls, de faire émerger des tendances, pour trouver ce qui pourrait relier ces périodes, ou au contraire les séparer. 1931, naissance de Tawfiq Assadiqi ; 1956, naissance de Faleh Elhamzaoui ; 1956, naissance de Nabihha Samaane. Peut-être les années ont-elles un sens pour ceux qui ne se préoccupent que de l'Histoire avec son grand H, mais je suis de ceux qui pensent que la profondeur du temps ne s'observe pas seulement à travers les années. J'ai essayé de raconter, autour de ces trois personnalités que j'ai choisies, les événements et les parcours de vie que j'avais recueillis, même s'ils étaient éloignés temporellement. Leur proximité tient au fait que les uns peuvent expliquer les autres, surtout si l'on s'appuie sur l'idée d'une histoire à long terme. Pourtant, lorsque j'eus fini mon roman, je ne fis plus aucun cas de l'explication et de la compréhension logique. Il me semblait que j'avais écrit pour moi, dans une fougue littéraire, sans lien avec la matière et les points de vue recueillis pour le compte